

Prénom : Claudia

Pays : Mali

Durée : 3 mois



*Claudia a été accompagnée par le
Citim pour réaliser un projet
personnel au Mali.*

*Pendant son voyage, elle a tenu un journal
de bord dans lequel elle exprime
ce qu'elle vit et ressent.
En voici des extraits.*



En venant au Mali, j'ai voulu découvrir d'autres modes de penser la vie, d'autres manières de voir le monde. Je me posais moi-même beaucoup de question sur ce sujet, étant à une étape de ma vie où j'essaie de construire moi-même ma manière de voir ma vie et ma place dans ce monde. Cette réflexion s'orientait notamment autour de mon orientation professionnelle ;est-à-dire dans quel cadre et dans quel domaine je veux m'épanouir et me rendre utile à la société et à moi-même.

Ce stage s'effectue avant ma rentrée en dernière année de Master à l'Ecole de Management de Normandie. Cette dernière année est aussi une année de spécialisation en Management du Développement territorial. Je prends cette expérience comme une introduction au développement local, par l'approche spécifique de l'ONG nationale Yiriwa Bulonba CERFADEL située au Mali, Ce stage se situe a Markala, a 40 km de Segou, capitale régionale. La ville est connue pour son barrage, construit par l'office du Niger en 1947. Il permet l'irrigation de milliers d'hectares situés en le long du fleuve jusqu'en Mauritanie. Les villages environnants comportent une population paysanne. La ville abritant 50 000 habitants comporte un centre économique située au bord du goudron. Tous les enfants de la ville sont scolarisés dans le collège et le lycée de la ville. Ceci m'a donné une occasion d'observer un milieu, une démarche de et une approche de développement local originale afin d'élargir mes perspectives d'avenir.

C'était aussi pour moi une opportunité de m'intéresser au thème de la sociologie du développement en étudiant l'actions de l'ONG CERFADEL ainsi qu'en ayant une première expérience dans une ONG basée dans un pays en développement. Je m'intéressais déjà à ce circuit, cousin de l'économie sociale et solidaire, alors que j'ai reçu une formation mettant en valeur l'entreprise dans un circuit capitaliste peu intégré à la construction et à la valorisation d'une société.

J'ai également voulu découvrir, en plus d'un autre type de structure guidé par des valeurs et des enjeux différents à celle de l'entreprise, le vaste domaine du développement local à travers l'action de l'ONG et des livres portant sur le sujet. CERFADEL est implantée a Markala, chef lieu de la commune composée de 31 villages où l'ONG établit les premières pierres d'un projet d'appui au développement local depuis Janvier 2010. Depuis son émergence en tant qu'ONG nationale, sa priorité est de réaliser un diagnostic de la situation de développement dans la commune en vue de l'élaboration d'un programme triennal d'appui au développement de Markala. Selon la démarche utilisée, l'homme est placé au cœur du processus tout en tenant compte de la réalité du milieu et des traditions qui l'ont construit. Ils se basent sur l'éducation populaire pour faire émerger une certaine appropriation des populations à leur développement. Les populations sont encouragées à identifier ce qui favorise et empêche leur prise en charge afin d'y remédier aussi bien au niveau politique, organisationnel, économique et social. A travers cette approche, les intervenants essaient de prendre en compte à la fois le passé (le vécu, l'expérience des villageois), le présent (les ressources endogènes présentement disponibles et exploitables) pour poser la base de collaboration avec la population locale. Le but est que la population parvienne à se construire un avenir meilleur et plus stable. C'est pourquoi le processus de développement doit pouvoir être rattaché d'une manière respectueuse à sa tradition pour qu'il soit pertinent et pérennisé.

Enfin, le processus peut ainsi être qualifié de processus global et itératif dans le but d'une amélioration continue, une innovation permanente. Le processus démocratique est un processus continu et spécifique à chacun. Il est assez difficile de raconter ce que j'ai vécu. Je n'en parle pas facilement ou alors j'en parle maladroitement. C'est comme s'il fallait faire une opération, préparer la partie à opérer, et faire attention en rentrant dans le cœur du sujet. Je vais ainsi recenser et analyser quelques moments de mon séjour que j'ai considéré comme forts et formateurs au cours et qui m'ont permis de s'élargir à chaque fois d'un cran ma vision du monde.

Des premiers pas difficiles...

Il m'a fallu 3 jours pour ne plus être accablée et prendre les devants pour m'ouvrir aux autres petits à petit. C'était assez difficile au début car je venais pour regarder les autres mais finalement c'était les autres qui me regardaient. Je sentais mille regards différents sur moi, je ne savais pas les décoder, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, ni ce qui leur arrivait !

Peu à peu, la gêne s'efface mais on est encore loin d'avoir conscience réellement de ce qui nous entoure. Je prête beaucoup d'attention à la nature, toutes les composantes de l'écosystème qui me sont innées et naturelles. Or au Mali étant sur un autre continent, le climat n'étant pas le même, toute la faune et la flore me semblaient inconnues. Un arbre n'était pas un pour moi un arbre et inversement. Je me disais alors avec stupeur, « Mais c'est quoi ce monde, on est sur quelle planète ? Ou m'a-t-on emmené ? ». J'avais l'impression d'être en dehors du monde, de la réalité, mais j'étais juste passé hors de mon monde, hors de ma réalité, mes repères.

Ça m'a touché jusqu'à l'os, jusqu'à me poser des questions fondamentales sur mon rôle sur la terre que mes pieds frôleront. Avec mon regard d'occidental, et à travers mes mots qui influencent la forme de mon langage, je n'arrive même pas à concevoir que l'on puisse être sur une même planète. Je me suis ainsi dit « oui c'est comme ça la terre, c'est pas le goudron partout, c'est pas ce qui te semble naturel à toi, sur ton bout de monde qui est la France, tes proches, le système dans lequel tu as vécu. Le monde c'est pas ton monde, c'est pas ta vie. » C'est en essayant de porter un regard beaucoup moins ethnocentriste et je dirais même naturellement ethnocentriste (on se rattache à ce que l'on connaît, on a besoin de comparer, ou en s'accrochant à ses repères de bases qui sont bien encrenés en nous) que l'on essaie de se rassurer. On peut pas exporter sa conception d'occidental quand on voyage, à part si on est touriste. J'ai souvent du mal à me faire comprendre lorsque je parle de mon expérience. C'est quelque chose qui m'a fait réaliser que mon expérience se vit et ne se transmet pas en la racontant. J'ai l'impression d'avoir gardé un trésor en moi, des pépites d'or qui vont servir de graines pour faire pousser une jeune femme autrement. La lumière s'est allumée en moi mais ce n'est pas pourtant que je vois mieux. Je vois trouble, je vois pas tous les détails et ma compréhension n'est pas totale. Essayez donc d'allumer la lumière en pleine nuit, on voit des tâches noires, on voit flou, on cligne des yeux, on se rend compte de ce qui nous entoure mais on ne peut pas bien tout distinguer jusqu'à ce que nos yeux s'habituent.

J'ai accepté d'être perdue, de revoir tous mes repères, tous mes préjugés et de renaître avec une vision encore plus chaotique. Je me dis que c'est aussi le Mali le monde et il faut l'accepter et le comprendre avant de le regarder. Il faut aussi accepter la différence, et essayer d'apporter sa part au lieu de la refuser en enlevant ou en omettant la part de l'autre. Ce refus de voir les choses telles qu'elles sont et non telles qu'on les perçoit selon les normes auxquelles nous avons été éduqué depuis tout petit nous permettra certes de nous rassurer, mais se mettre des œillères pour se protéger de la complexité et du chaos du monde n'est pas le comportement d'un citoyen acteur dans ce monde.

Là bas on aime les autres comme des membres de sa famille c'est pour cela que lorsqu'on voit quelqu'un dans la rue, on ne lui demande pas uniquement si ça va, mais on s'arrête on lui demande si sa famille, ses amis, ses problèmes, le travail, on veut souffrir avec l'autre pour l'alléger de ses problèmes et se réjouir avec lui de ses joies. On partage tout car nous ne possédons pas. Cette notion de propriété est difficilement concevable lorsque l'on est issu d'un milieu relativement favorisé. Pourtant, ça m'a tellement touché que je me suis sentie plus proche des gens.

Cette expérience m'a vraiment donné envie de repartir, de revivre là où j'aurais la tête à l'envers, j'ai ressenti des choses et été affectée jusqu'à l'os, et c'est bon.

Pas sur le coup c'est sûr, mais c'est bon à long terme.

Pour paraphraser une célèbre chanson qui a pris pour moi tout son sens lorsque j'étais là bas, j'ai découvert un autre continent, ou « tout est neuf et sauvage, où l'on sent la mentalité d'un continent libre et sans grillage qui nous donne l'impression que nos rêves sont finalement finalement maintenus à l'étroit dans notre monde d'origine. J'ai compris qu'il fallait s'armer de cœur et de courage mais que le résultat était au delà de tout ce que je pouvais imaginer.

J'ai réalisé au cours de ce stage que je venais des sciences exactes, généralistes, et que je voulais aller vers les sciences sociales, complexes et diverses. C'est un monde aussi spécifique et chaotique que celui que j'ai expérimenté là bas, pour la première fois en découvrant un autre visage du monde, en découvrant qu'il y a mille et une façon de penser la vie, de se comporter ; cette découverte étant à l'image de la diversité des hommes de ce monde.

Je viens de goûter au chaos des sciences sociales. Je viens de réaliser que chaque théorie, chaque vérité a sa contre vérité, et qu'il faudra toujours chercher plus loin, et ne jamais prétendre connaître ou généraliser pour se rassurer en campant sur des positions.

C'est très perturbant car on peut certes voir mais ne rien saisir de ce monde car il n'y a pas une réponse bien formulée que l'on ne peut contrer. Je me rends compte qu'on doit se nourrir de livres, d'échanges avec les hommes mais que chacun dans sa spécificité doit se compléter par d'autres afin de développer un esprit critique et non un esprit « de » critique.

Première embrassade d'une petite sœur :

Et puis c'est lorsqu'un soir, après avoir observé en tant qu'étranger un monde, une civilisation, une société, une famille, que la plus petite de la famille (5 ans) avec qui vous n'avez jamais pu échanger un seul mot se jeter spontanément dans vos bras et vous serre fort pendant un court instant. Les enfants sont capables d'être tellement vrais. On se rend alors compte que l'on est accepté et aimé pour ce que l'on est et même pour ce qu'on est pas que l'on se sent plus tout à fait étranger et encore moins touriste, que l'on se sent vraiment proches de ceux qui sont pourtant si loin de nous, de notre éducation de nos repères, de notre mode de penser.

J'ai appris à aimer les gens, me sentir bien sans devoir être comme, en acceptant d'être moi-même parmi eux et avec eux, tout en les respectant.

Ma petite famille :

J'ai pris conscience de ce que représentait ma famille. Mes parents m'ont manqué et c'est une première. Étant habituée à vivre loin d'eux pendant mes études, des fois même pendant un an sans se voir du fait que j'étais à l'étranger sans eux bien des fois j'ai été habituée à vivre seule. Pourtant le fait de ressentir les liens forts de respect, de partage avec une famille ici, mais aussi la plaisanterie et le jeu, la complexité entre frère et sœur me fait me rendre compte que moi aussi j'ai une petite famille que j'aime, des parents que j'admire et respecte, une petite famille dont je suis fière mais à laquelle j'ai réalisé ne pas l'avoir assez montrée. C'est peut-être dû au fait que l'on est assez pudique dans la famille sur ce sujet de sentiments et d'affection dans mon propre cercle de sang, ou peut-être parce que c'est comme ça dans ma culture occidentale, les parents ont un statut de « parents » qui nous aident mais que l'on quitte dès que l'on peut. Ma famille de 3 hommes est certes toute petite mais c'est tout ce que j'ai et j'essaie depuis mon retour de chérir ces deux êtres qui m'ont tout donné pour que je puisse me débrouiller dans des conditions permettant de me réveiller et contribuer à mon épanouissement.

Aller à la nature :

Je me suis rendue compte de la place de la femme dans la société malienne et de la pression sociale qui existe. J'ai moi-même été heurtée à cette image lorsqu'un jour qui pro quo qui a alerté tout mon entourage s'est produit alors que je me promenais souvent en brousse, à la nature, avec un chef de famille proche de ma famille d'accueil. Je me suis sentie rabaissée dans leur estime, et jugée selon des valeurs qui n'étaient pas les miennes. On se sent seul, et incompris. On redevient étranger, du moins on se rend compte que même si la barrière s'estompe entre les individus et moi, elle ne sera jamais effacée. En effet cet événement est venu comme un rappel qui me montrait que j'étais dans un environnement différent et la présence des autres me fait prendre conscience que je suis plus que « moi-même ».

Si je devais à mon tour parler de mon expérience à un jeune, je lui dirais : « PARS !!! Pars dans un endroit où l'on ne connaît pas les laves vaisselle et les cartes de crédit, où l'on n'a pas de cd ni de cassette car on chante soi-même la musique, en chœur, et n'importe quel objet sert d'instrument selon l'imagination que l'on peut avoir. Pars là où tu n'aurais jamais pensé aller. Pars là où tu seras perdue, où tu auras l'impression d'être dans un monde parallèle. »

J'ai appris que pour découvrir le monde dans ses nombreuses facettes, et à devenir plus élastique. Je ne connais plus les jugements ou les constats, mais uniquement les interprétations. Ma notion de vérité est devenue ainsi très élastique.

J'ai eu un coup de cœur pour ce continent. Il continue toujours de m'intriguer et je compte y faire mon stage de fin de master. En effet, j'ai compris qu'il ne suffisait pas de venir une fois dans un endroit pour le comprendre, surtout lorsque l'environnement est si différent de celui que l'on connaît. J'ai eu une première expérience qui n'a fait que m'intriguer d'avantage sur ce que je n'ai pu qu'observer. C'est aussi pourquoi je tiens à revenir sur ce continent pour une plus longue durée et dans un cadre bien déterminé. Plus généralement, je pense que cette expérience m'a rendue plus humaine. J'ai appris, en me heurtant à mes préjugés que l'interprétation de ce que l'on voit est souvent en réalité un jugement qui peut rassurer mais qui ne fait pas avancer. J'ai appris à ne pas comprendre, à ne pas poser de généralités sur des cas particuliers. J'ai appris à manger, saluer, vivre en famille, et échanger autrement, et à nouveau. Cela m'a appris à me sentir plus proche du tout qui est formé par nous, les êtres humains. J'ai appris chaque jour un peu plus sur l'homme, en redécouvrant une autre face du visage du monde.